



HAL
open science

La sodalité bordelaise de George Buchanan

Carine Ferradou, Nathalie Catellani

► **To cite this version:**

Carine Ferradou, Nathalie Catellani. La sodalité bordelaise de George Buchanan. *Sodalitas litterarum, Etudes à la mémoire de Philip Ford*, 2019, 978-2-600-05945-9. hal-02399825

HAL Id: hal-02399825

<https://amu.hal.science/hal-02399825>

Submitted on 18 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA SODALITE BORDELAISE DE GEORGE BUCHANAN

NATHALIE CATELLANI ET CARINE FERRADOU

C'est à Bordeaux que George Buchanan commença à acquérir une grande notoriété en tant que professeur de latin et poète, notamment par la circulation de sa poésie de circonstance. Parmi les nombreuses pièces poétiques qu'il consacra à des amis ou à des connaissances haut placées, une huitaine de poèmes attire l'attention en développant la posture – inspirée de l'écriture épistolaire – de l'auteur s'adressant directement à ses dédicataires, comme s'il allait réellement leur envoyer sa poésie de circonstance, sitôt la composition achevée : les élégies III (à Briand de Vallée), IV (à Ptolémée de La Taste et Diogo de Teive) et V (à François Olivier), les épigrammes I, 11 (à Marguerite de Valois) ; I, 49 (à Jules César Scaliger) et I, 50 (à la Reine de Navarre, Marguerite de Bourbon), la miscellanée IV (à François Olivier), la silve II (« *Desiderium Ptolemaei Luxii Tastaei* ») et l'hendécasyllabe V (à Antoine de Gouvéa au sujet de Diogo de Teive).

Ces pièces constituent un précieux miroir du milieu bordelais dans lequel Buchanan évolua dans la décennie 1540 et permettent d'identifier ses « *sodales* », mécènes ou humanistes avec lesquels il eut à cœur d'entretenir des liens sincères et durables. Sous la plume de Buchanan, la poésie de circonstance, prouesse poétique destinée à un lectorat initié, qui (se) joue des références antiques, est une « auto-représentation de l'Humanisme » (Enekel 2009 : 1) mettant en exergue les valeurs d'amitié, d'urbanité et de tolérance.

En effet, le substantif latin pluriel « *sodales* », qui apparaît dans l'élégie IV (v. 69 et 95, tout comme les termes « *amici* », v. 61 et « *amicitia* », v. 95), est souvent traduit, d'après les définitions du *Grand Gaffiot*, par « camarades » ou par « compagnons », personnes avec qui, originellement, on partage le pain, puis des occupations, ou des sentiments, un idéal, voire des épreuves. Selon François Mauriac¹, « la camaraderie mène à l'amitié », s'inscrivant dans la tradition inaugurée par Cicéron qui dans le *De amicitia*, 5 20, définissait l'amitié comme « une entente totale et absolue, accompagnée d'un sentiment d'affection » (« *omnium divinarum humanarumque rerum cum benevolentia et caritate consensio* ») qui vaut mieux que la parenté (*De amicitia*, 5, 19² : « *praestat amicitia propinquitati* »).

Ainsi les poèmes que Buchanan dédie aux protecteurs et mécènes insisteront-ils sur un idéal commun qui réunit des hommes et des femmes de culture aux carrières variées (I). En revanche, ceux qu'il écrit pour ses amis humanistes verseront davantage dans le lyrisme et l'épanchement sentimental (II). Conscient de la tension existant entre ce qui relève de l'individu et le domaine collectif, Buchanan, à la jonction de plusieurs cercles (le terme « *sodalitas* » pouvant également désigner un cercle, une confrérie ou une corporation), apparaîtra comme celui qui se plaît à jouer un rôle d'intermédiaire, voire de médiateur (III).

1. La sodalité à travers la poésie de circonstance dédiée aux mécènes et protecteurs

¹ Cité par le dictionnaire *Nouveau petit Robert* 1993 : 291, à l'article « camaraderie ».

² Les citations du *De amicitia* de Cicéron sont issues de l'édition-traduction de Robert Combès : Cicéron 1975.

Parmi les poèmes destinés à de grands protecteurs, se trouvent deux épigrammes dédiées à Marguerite de Navarre (*Epigrammes* I, 11 et 50), rencontrée à la cour de Nérac en 1542 alors que George Buchanan enseignait au collège de Guyenne à Bordeaux. Ce diptyque qui emprunte au style de la *mediocritas* se veut un éloge simple et distancié, mais sincère (ép. 11, v. 1 : « si qua fides fama »), de la docte souveraine qui est présentée comme dotée de qualités personnelles indéniables (beauté, intelligence, art oratoire, modération, tempérance), et dont le règne est décrit comme l'âge d'or et idéal politique, prenant son fondement sur la justice, la piété et la tolérance (ép. 50, v. 18 : « at tibi jus fasque est cum pietate comes »). Les deux épigrammes s'inscrivent dans la tradition panégyrique selon laquelle la personne louée synthétise les qualités distinctes énoncées, et dépasse d'ailleurs toutes les personnes évoquées. Buchanan s'adresse à une savante protectrice, connue pour avoir étudié le latin et le grec, et emprunte résolument ses modèles à la littérature grecque : pour l'épigramme 11, Buchanan puise son inspiration dans les épigrammes amoureuses de l'*Anthologie grecque* (éd. Cornarius, Bâle, 1529) et chez Hésiode. Le poète associe la traditionnelle triade de l'épigramme amoureuse, Junon, Vénus et Minerve, à d'autres divinités comme Jupiter, Neptune, Mercure et les Muses, ainsi qu'à deux déesses primitives, Peithô et Thémis. L'épigramme 50 évoque la création de Pandore, telle qu'elle est décrite chez Hésiode (*Les Travaux et les Jours*, 59-105 et *Théogonie*, 570-616), et la supériorité de Marguerite. Les deux pièces établissent une connivence intellectuelle entre la personne louée et le poète ; en effet, seul un lecteur averti (ce qu'est Marguerite) peut comprendre les citations du texte hésiodique³ ou les périphrases qui désignent les divinités⁴, dans un détournement générique, celui de l'épigramme amoureuse ou celui de l'épopée.

Deux élégies destinées à d'autres protecteurs et de veine différente, usent des mêmes procédés, et revêtent le même statut. L'une est intitulée « *apologia pro lena* », et est destinée au Conseiller au Parlement de Bordeaux Briand de Vallée, l'autre est adressée au Chancelier de France, François Olivier, d'origine bordelaise. Ces deux pièces datant de la décennie 1540 révèlent Buchanan comme un habile rhétoricien qui expose des requêtes comme Clément Marot dans ses *Epîtres*, prend la défense de causes bien différentes, la réouverture des maisons de prostitution interdites par le Parlement bordelais (élégie III), l'enseignement des humanités au Collège de Guyenne où il enseigna le Latin et en difficulté financière dans l'élégie V. Buchanan semble avoir obtenu gain de cause si l'on en croit l'interprétation de la pièce IV des *Miscellanées* (ode de quarante vers alcaïques dédiée à François Olivier et intitulée « *Εὐχαριστικόν* », « remerciement ») proposée par Philip Ford⁵ : le Chancelier de François I^{er} aurait octroyé au Collège l'aide financière réclamée dans l'élégie V.

³ Par exemple, à l'épigramme 50, v. 18, l'expression latine « mortalibus aegris » reprend l'expression épique « *brotoi deiloi* » ; de même, Vénus pare Pandore de charme et de beauté (v. 7) grâce au même signe magique que chez Hésiode (*Les Travaux et les Jours*, 65-66).

⁴ Par exemple, à l'épigramme 50, v. 5, « Volucer Tegeaeus » désigne Mercure, né dans une caverne du mont Cyllène en Arcadie, près de la ville de Tégée.

⁵ Voir Ford et Watt 1982 : 142-144 (l'édition-traduction anglaise annotée du *Miscellaneorum Liber*, citée ici, constitue la deuxième partie de l'ouvrage). Selon McFarlane 1981, 114-115, la pièce des *Miscellanées* serait antérieure à l'élégie V, et exprimerait des remerciements adressés par Buchanan en 1545 à Olivier pour l'avoir aidé à rallier le sud-ouest de la France après une maladie (ce que suggèrent les vers 29-30) ; ensuite, en 1546, ayant rejoint le Collège de Guyenne ou revenu à Paris mais étant resté en étroit contact avec l'établissement bordelais, Buchanan aurait rédigé l'élégie V, poussé par ses collègues et amis. Cette interprétation explique pourquoi l'Écossais, à la fin de l'élégie, évoque la possibilité pour lui et d'autres enseignants de Bordeaux de quitter la France pour s'installer au bord du Tage, ce qu'ils feront en 1547. Cependant de nombreux échos stylistiques entre

Des circonstances « locales » amènent l'humaniste à jouer les avocats et à mettre en scène des procès fictifs où tous les trésors de l'éloquence judiciaire sont utilisés avec humour et érudition pour attirer la bienveillance des mécènes. Buchanan se plaît à jouer sur les deux sens d'un terme qui entre souvent dans la définition même du genre élégiaque : la plainte (El. III, 220 ; El. V, 31). Dans la poésie lyrique, le poète se plaint de son sort ; cependant, la plainte relève également du lexique judiciaire. Dans les élégies, les deux significations se superposent pour attirer la sympathie de juges qui dans les deux « affaires » ont bien connu les « victimes ».

L'humour de Buchanan intervient pour évoquer une familiarité, voire une connivence entre lui et les notables. Il rappelle que dans leur jeunesse, Briand de Vallée a fréquenté les lupanars dont il a accepté la fermeture (El. III, 21-24 et 137 : « Ipse tibi es testis, quid enim manifesta negemus ? ») : le juge devient un témoin ; Buchanan semble connaître des anecdotes précises sur la jeunesse débridée du Parlementaire), et François Olivier était un amoureux des Muses (El. V, 7-8, 12, 33, 61-62 ; Misc. IV, 25-28), voire un poète amateur : auraient-ils le cœur de renier leur passé ?

D'où l'éloge paradoxal de l'élégie III : l'apologie de la maquerelle s'inscrit dans la tradition inaugurée par Lucien avec son éloge de la mouche, en vogue à la Renaissance avec l'*Eloge de la folie* (1511) d'Erasmus puis avec l'éloge des dettes du *Tiers Livre* (1546) de François Rabelais. Comme ce dernier, qui était l'ami de Briand de Vallée⁶, Buchanan recourt à une mythologie érudite, à des *exempla* tirés des historiens et des moralistes anciens, à des hypothèses et syllogismes facétieux parodiant l'argumentation judiciaire pour montrer le bien-fondé de pratiques qui assurent en fin de compte la survie de l'espèce humaine et sont donc indispensables à l'avenir de l'humanité. Un passage de l'élégie est très proche du ton rabelaisien. Alors que Panurge déclare :

[J'ai estimé] dettes estre comme une connexion et colligence des Cieulx et Terre, un entretenement unique de l'humain lignaige ; je dis sans lequel bien tost tous humains periroient : estre par adventure celle grande ame de l'univers, laquelle, selon les Academicques, toutes choses vivifie,

Rabelais 1974 : 40-1

pour l'inciter à la tolérance, Buchanan écrit au Parlementaire (vers 99-101), après avoir énuméré les innombrables moyens inventés par les humains pour s'entretuer :

Vna quidem superest, superest ars unica, Valli
Quae reparat nostrum continuatque genus.
Huic quota pars restat detracto munere lenae,
Sive torus, Veneris seu vaga furta placent ?

Il recourt au lexique érotique pour souligner les charmes de plaisirs désormais interdits, notamment dans les vers 119-134. Après avoir opposé la figure quasi mythique de la chaste Lucrece, dont Tite-Live évoque le tragique destin (I, 58-60), et qui pour le facétieux poète

l'élégie V et la miscellanée IV plaident en faveur d'un lien étroit entre elles autour de la défense des humanités au Collège de Guyenne.

⁶ McFarlane 1981 : 88, évoque aussi l'idée que Buchanan et Vallée auraient été impliqués dans une relation homosexuelle.

revêt les traits d'une épouse revêche, à la femme experte dans les plaisirs de Vénus (vers 124), Buchanan énumère les charmes des soupirs, des caresses, des baisers et des pleurs suscités par l'amour. Puis il suggère (vers 134) une saynète traditionnelle dans les comédies de Plaute et de Térence, le « *paraclausithyron* », où l'amoureux transi reste devant la porte de sa belle, retenue dans la maison par une « *lena* » (ou un « *leno* ») cupide. En enchaînant l'*exemplum* parfait de la vertu à un pastiche de comédie, Buchanan use d'une liberté de ton rappelant que l'éloge paradoxal est un exercice de style destiné à un lecteur bienveillant.

Ce destinataire est qualifié de « Valli optime » (vers 201) dont l'« *ingenium* » (vers 171) s'oppose aux mœurs vulgaires et à l'ignorance du peuple. Voilà pourquoi Buchanan parodie, dans un genre mineur et sur un sujet peu noble, plusieurs genres sérieux et élevés : le discours judiciaire, la philosophie et la morale, l'histoire. Ainsi fait-il indirectement l'éloge du savoir de Briand de Vallée, censé comprendre les allusions. Tous deux partagent non seulement l'érudition mais aussi l'humour. Le poète traite le Parlementaire comme un pair en humanisme, pas seulement un bienfaiteur auquel il devrait témoigner respect et allégeance.

La même attitude motive l'élégie V et la miscellanée IV dédiées à un ministre de François I^{er}. La flatterie touchant l'érudition du destinataire est un poncif de la requête faite à un mécène – on la retrouve sans doute pour la même raison dans l'hendécasyllabe IX à Guillaume de Lur Longa, juge et sénateur bordelais loué pour son intérêt pour les Camènes – et sert le but visé (soutenir les arts libéraux). Tout en montrant un attachement plein d'estime et d'admiration, mais sans aucune velléité de soumission, le poète, par la glorification de l'humanisme de ses bienfaiteurs, rappelle qu'il appartient au même milieu qu'eux. Outre son érudition appréciée de tous, il jouit d'une naissance noble, dont on peut percevoir le rappel discret dans les paroles qu'il attribue à la Camène (El. V, 34) : « *Ingenuo verum si licet ore loqui* ». Buchanan et ses protecteurs ont le même devoir de défendre contre toutes les formes de barbarie, celle des guerres menées par des armées étrangères comme celle du peuple inculte et grossier, une vision aristocratique de l'humanisme.

2. La sodalité à travers les poésies de circonstance dédiées aux amis

Parmi les pièces adressées à des proches, l'épigramme 49, « *Ad Iulium Caesarem Scaligerum* », sans doute composée entre 1539 et 1542, retrace de façon vivante le voyage semé d'embûches de Buchanan à Agen, et, écrite en mètres épodiques comme un carnet de route (thème cher aux humanistes) est en fait une façon détournée de faire l'éloge du savant Scaliger (v. 8, « *doctum Scaligerum* ») dont l'Écossais était proche. Ce poème est un écho humoristique à la cinquième satire du livre I d'Horace qui retrace (également de façon humoristique) son voyage à Brindes ; il est toutefois donné à Horace de voir ses doctes amis, Varius et Virgile, alors que Buchanan, en proie à des éléments climatiques défavorables, n'y parvient pas. L'amitié entre Buchanan et Scaliger est présentée comme hyperbolique, et la déception de l'humaniste de ne pas voir son ami se mesure à l'aune du lexique amoureux, détourné du genre élégiaque, qui confère aux vers distanciation humoristique et autodérision. Le détournement de la poésie amoureuse se trouve en outre renforcé par l'évocation d'un *somnium*, d'une vision de Scaliger par Buchanan qui rappelle, par les termes utilisés, le songe érotique d'Horace aux vers 82 à 85 de la satire 5.

Si l'épigramme 49 est composée comme un carnet de voyage amusé et amusant, l'élégie IV, quant à elle, se présente comme une épître poétique caractérisée par la « *varietas* » dans le détournement des genres littéraires. Le poète écrivit cette élégie, peut-être en 1544, lorsqu'il était atteint par une crise de goutte et par la gravelle à Paris. Il la dédia à Ptolémée de La Taste, juriste du Sud-Ouest dont plusieurs parents furent membres du Parlement de Bordeaux, et à qui il destina la silve II, dont le titre (« *Desiderium Ptolemaei Luxii Tastaiei* ») évoque le regret de se trouver loin d'un ami que Buchanan fréquenta également à Paris (McFarlane 1981 : 88), ainsi qu'à l'humaniste Diogo de Teive, inquiet pour hérésie en même temps que l'Écossais par l'Inquisition portugaise (McFarlane 1981 : 28-29 ; 84 ; 201 ; 390). L'hendécasyllabe V à Antoine de Gouvéa, frère du principal du Collège de Guyenne (André de Gouvéa), juriste et poète, évoque Diogo de Teive en termes affectueux : tous deux eurent l'occasion de fréquenter Buchanan à Bordeaux et à Paris mais également à Coimbra lorsqu'ils suivirent André de Gouvéa en 1547 pour enseigner les humanités au Real Collegio das Artes.

Dans l'élégie IV, le poète joue avec autodérision sur la parodie générique pour informer, comme dans une lettre, de véritables amis de sa santé morale et physique. Sa plainte hyperbolique, quasiment expressionniste et dénuée de toute pudeur, présente son état général comme désespéré, deux thèmes s'entrecroisant : celui de l'attachement à ses amis de Bordeaux et de Paris, celui de la maladie qui, dans son corps et son âme, fait de lui une sorte de « mort-vivant » (vers 22 : « Sic ego defunctus iam vivo, mihi que superstes »). La forme élégiaque convient parfaitement à un double sujet empreint de *pathos* : souffrance sentimentale et douleur physique. Mais Buchanan s'éloigne des caractéristiques élégiaques en empruntant à la poésie érotique des thèmes qu'il détourne pour exprimer un sentiment ou un état tout autres que l'amour. La subversion du vocabulaire érotique se produit tout au long du poème mais d'emblée⁷, l'apostrophe lyrique actualise de manière singulière le lexique de la poésie amoureuse : ses destinataires sont les deux moitiés de l'âme de Buchanan, qui survit à peine loin d'eux (vers 4-6). Dans la tradition pétrarquiste, l'amant se meurt de désir, ici, la maladie et l'absence de ses amis provoquent un tel état.

En même temps, le poète tente de sublimer la réalité horrible de la maladie à travers des allusions mythologiques. Ainsi au vers 29 Buchanan se compare aux « damnés des Enfers »⁸ : il est plus à plaindre que les personnages sénéquiens auxquels il emprunte le vocabulaire ; les vers 83-84 (« Et tenui fundens suspiria moesta querela / Commiseror vitae fata sinistra meae ») rappellent les répliques des Œdipe, Thyeste et autres héros punis par un destin inéluctable. Aux vers 74 et 81-82, le poète actualise des *topoi* tragiques, en se présentant comme un pâle fantôme, qui de surcroît est agité par des « somnia », ces cauchemars annonciateurs de malheurs. C'est pourquoi le poète implore, dans une prière de tonalité tragique, les « somnia » d'épargner ses amis bordelais (vers 87-90). Le décalage entre la situation triviale de l'Écossais et les tourments existentiels des protagonistes sénéquiens crée un effet humoristique.

Une troisième référence pourrait être notée, à travers la figure du personnage souffrant injustement (contrairement aux monstres de Sénèque, Buchanan n'a pas conscience d'avoir

⁷ El. IV, 1-3 :

*O animae Ptolemaeae meae pars altera, tuque
Altera pars animae, Tevi Iacobe, meae,
Scire iuvat quid agam ? [...]*

⁸ Ex. : Sénèque, *Thyeste*, 9-10 à propos de Tityos.

mérité son état). Peut-être faut-il voir dans les vers 47-50⁹ une réminiscence du Livre de Job, 7, 3-5 ; 17, 7 ; 30, 16-19 et des Psaumes 6 ; 31 (30), 10-11 ; 38 (37) ; 41 (40) ; 88 (87) ; 102 (101), 4-6 dans lesquels le juste subit une maladie qui le met en danger de mort.

Le remède le plus efficace pour reconforter le poète malade dans son corps et son âme s'avère alors la « *sodalitas* », voire l'« *amicitia* » (vers 61). Aux vers 74 *et suiv.*, le poète délirant de fièvre croit voir en songe ses amis bordelais présents à ses côtés : l'imagination est un substitut à l'éloignement et malgré l'agitation due à la fièvre, Buchanan trouve douce cette hallucination, qui lui donne l'illusion de converser avec ses amis (vers 75-78) ; aux vers 79-80, il parle du « plaisir fugitif de pouvoir jouir de ceux qui [lui] sont chers ». Pour Buchanan l'amitié est, plus qu'un plaisir de la vie, une nécessité vitale.

Mais l'imagination ne pallie pas l'absence (vers 55). La conversation suave (« ore / suaviloquo ») de La Taste et de Teive ainsi que celle d'« Alanus », de « Petrus »¹⁰ et des collègues bordelais (vers 56-60), leur humour et leur érudition font cruellement défaut pour redonner vie à l'âme du poète : « *Nec recreant animum doctis sermonibus aegrum* ». Le lexique de l'élégie amoureuse et le *topos* du marivaudage (vers 57-58) sont détournés pour évoquer les qualités de ses amis. La maladie liée à l'éloignement se transforme en une nostalgie profonde : son âme souffre d'être loin d'un pays, où ses amis (vers 89) sont restés, sur les bords de Garonne, comme si la vie sans eux n'était pas vraiment la vie pour Buchanan. Cependant, une deuxième sodalité se dessine, qualifiée aux vers 61-62 de véritable « *amicitia* » : « *Sed nec amicitiae mihi pectora cognita certae / In mediis hic me deseruere malis.* » Le poète n'est pas seul à Paris et la présence d'amis à ses côtés est le seul remède efficace à ses maux physiques et moraux. Il s'agit d'un médecin, Groscollius (McFarlane 1981 : 87), de l'imprimeur et auteur Charles Estienne, des humanistes et collègues de Buchanan aux Collèges du Cardinal Lemoine et de Sainte-Barbe Adrien Turnèbe et Juan Gelida. Les activités littéraires sont le point commun de ce cercle. Peut-être Buchanan, et ses amis se lisent-ils mutuellement leurs œuvres ?

En tout cas la présence des quatre compagnons maintient en vie le malade, chacun partageant sa vie quotidienne et l'aidant à sa manière : le médecin prodigue des soins physiques, les trois humanistes apportent un soutien moral et intellectuel. Tous sont conscients que l'amitié est un devoir social et sacré qui demande de l'assiduité (vers 68 à propos de Turnèbe : « *Officiis vacuum non sinit ire diem* »). Gelida, qui fut principal du Collège de Guyenne (McFarlane 1981 : 97), est qualifié de « *sodalis* » (vers 69-70), un compagnon qui joue le rôle tour à tour de père et de patrie : « *Et patris et patriae sustinet usque vicem* », selon une expression soulignant le puissant reconfort que lui apporte son amitié : pour lutter contre la nostalgie du cercle bordelais, Buchanan explore comme une nouvelle terre d'accueil à Paris. La sodalité lui permet de se sentir partout « chez lui », pourvu qu'il soit entouré d'amis intéressants et prévenants. Le jeu de mots « *et patris et patriae* » est riche de significations : si le père est le

⁹ Vers 47-50 :

*Squalidus obsedit faciem situs, ossaque praebent
Membra per arentem dinumeranda cutem.
Et velut in speculo se lumina cernere nolint,
In latebras penitus retro abiere suas.*

¹⁰ McFarlane 1981 : 86-87, comme Ruddiman, pense que « Alanus » désignerait Nicolas Alain, auteur d'un livre sur la Saintonge et que « Petrus » serait Pierre Roussel, un protégé de Marguerite de Navarre en rapport avec la Faculté de Médecine de Paris, cité dans les minutes du procès de l'Inquisition comme entretenant comme Teive et Buchanan des idées proches de la Réforme.

symbole de l'affection, la patrie fait référence à un lieu, la terre des pères. Les sentiments s'enracinent dans un lieu, même symbolique. Ici, la « *sodalitas* » elle-même devient ce lieu, qui revêt un aspect à la fois universel (on peut trouver des amis partout) et singulier (tout le monde ne conçoit pas la patrie de manière abstraite). Juan Gelida, ancien principal du collège bordelais, incarne particulièrement le lien entre les deux groupes d'amis, qui se connaissent de près ou de loin. Cette conception idéalisée de la sodalité, aux limites de l'amitié, est soulignée par l'expression « *pia cura* » (vers 69) : le lexique éthique sublime une des vertus humaines par excellence, et donc inviolables.

Buchanan termine son élégie en anticipant sa mort et le regret de ses compagnons bordelais (vers 93 : « *fidos...sodales* »), un *topos* épigrammatique, élégiaque¹¹ et tragique (vers 91-100). Il leur demande de réprimer leur chagrin, afin que la mort le délivrant des souffrances physiques ne soit pas pour lui une nouvelle source de douleur, à cause des pleurs de ses amis qui, dans une sorte de communion dysphorique ici, partagent une seule âme (vers 95 : « *unanimus...amici* »). Cette expression désignant le degré suprême des relations humaines paraphrase la définition de l'amitié proposée par Cicéron : une unanimité en toutes choses, fondée sur l'affection. Jamais dans sa poésie érotique Buchanan ne donne de définition aussi laudative de l'amour ; même des expressions traditionnelles pour désigner la personne aimée comme « *anima mea* » ou « *mea lux* » sont absentes. De plus, il ne semble pas que le poète ait connu d'authentique passion amoureuse. En revanche, dans l'élégie IV, la subversion des genres littéraires suggère que l'amitié est essentielle dans sa vie. Contrairement à des contemporains comme Jean Second, Macrin ou Ronsard, Buchanan ne place pas au premier rang des sentiments l'amour, mais l'amitié.

3. Le poète à la jonction de deux sodalités : de la relation individuelle à la communauté

Au-delà des poses littéraires et de l'hyperbole, Buchanan s'avère être un intermédiaire, voire un médiateur entre deux cercles intellectuels ou entre un mécène et une collectivité d'humanistes.

Dans l'élégie IV, le poète se situe à la jonction de deux cercles français, auxquels appartiennent, comme lui et Teive, plusieurs compagnons cités ; tous se connaissent plus ou moins directement. C'est pourquoi les deux milieux sont loués et appréciés à égalité. Cette interconnexion renforce l'aspect épistolaire de l'élégie car en donnant de ses nouvelles à ses amis restés à Bordeaux, Buchanan les informe également des activités de leurs « *sodales* » résidant à Paris.

Le souci de réunir des amis et d'élargir les relations interpersonnelles à une dimension collective se note dans la tendance à associer dans ses poèmes deux amis. L'élégie IV est dédiée conjointement à La Taste et à Teive ; l'hendécasyllabe V a pour destinataire Antoine de Gouvéa mais évoque largement Teive. Buchanan s'insère ainsi par le biais de la composition poétique dans une sorte de trio amical qui peut figurer une société embryonnaire, une sorte de micro sodalité, comme si le partage d'activités et de centres d'intérêts ne pouvait se vivre qu'en groupe. Une émulation positive naît au sein de cette communauté : à l'envie

¹¹ Cf. Propertius, II, 13, 17-38 ; III, 16, 23-30 ; IV, 7, 1-2 ; Ovide, *Amours*, III, 9 ; Tibulle, I, 3, selon le goût alexandrin pour la poésie funèbre.

humaine connotée négativement depuis l'Antiquité, la pièce V des *Hendécasyllabes* substitue l'envie des dieux envers le poète qui possède des amis exceptionnels (vers 15), de sorte que les jalousies éventuelles entre les membres du trio s'effacent au profit d'une douce rivalité pour savoir qui a le plus de chance d'être l'ami des deux autres. L'idéal de « *res publica litteraria* » animant les humanistes de la Renaissance trouve ici son expression numériquement minimale et néanmoins réelle dans l'esprit du poète qui recourt à l'hyperbole et à la répétition pour affirmer son affection sincère.

L'élégie V révèle également la dimension collective à laquelle Buchanan est très attaché. Il s'adresse en tant que porte-parole de la communauté enseignante du Collège de Guyenne (vers 3 : « *Omnis Aquitani properaret turba Lycaei* ») à un Grand de France qu'il a eu l'occasion de connaître personnellement. Le poète insiste sur la misère (vers 11-12 ; 63) qui frappe les professeurs du collège renommé dans le Bordelais pour la promotion d'une éducation humaniste. Mettant sa célébrité au service de la défense de compagnons en difficulté, il adopte une attitude annonçant pour ainsi dire la figure de l'intellectuel engagé qui se développera en France du XVIII^e siècle au XX^e siècle : comme lui, Voltaire, Hugo ou Sartre attireront l'attention des gens de pouvoir (et l'opinion publique) sur des causes leur tenant à cœur. A la Renaissance, même si les corporations existent depuis longtemps, les réseaux socioprofessionnels sont essentiellement fondés sur des liens interpersonnels. C'est pourquoi l'Écossais se présente volontiers comme un relais ou un intermédiaire entre divers cercles.

Il profite donc de ses bonnes relations avec le ministre de François I^{er} pour lui adresser une demande collective. L'éloge du destinataire, traditionnel dans la poésie de circonstance, et le badinage ont un but concret, ils visent une réponse matériellement positive. Pour ce faire, Buchanan suggère habilement les accointances qui existent entre lui-même, ses compagnons et le mécène. L'élégie et la miscellanée rappellent qu'Olivier est le Garde des Sceaux du royaume (El. V, 27-28 ; ce poème daterait de 1545, l'année où il fut nommé à ce poste ; Misc. IV, 9-12 et 21-24). Dans l'élégie V, alors qu'une requête « locale » incite Buchanan à interpeller le haut dignitaire qui s'occupe des affaires du pays, l'homme de lettres montre que lui aussi s'intéresse à la politique européenne, en évoquant les guerres entreprises par François I^{er} contre les Anglais et contre Charles Quint et à la paix de Crépy signée avec ce dernier en septembre 1544 (vers 13-22, 25-26). Le retour de la paix est un argument en faveur de l'aide pécuniaire que doit accorder le puissant pour défendre la civilisation représentée par les humanités contre la barbarie (Ferradou 2013), incarnée dans le conflit précédent par le « *durus Iber* » (vers 14, réminiscence d'Horace, *Odes*, II, 20, 29 et de Lucain, VI, 258 : « ...*durus Hiber* »), Charles Quint et ses armées. Il est aussi l'occasion de souligner à la fois l'implication d'un intellectuel comme Buchanan dans les événements de son temps et la bonne éducation reçue par Olivier, redevable de sa réussite sociopolitique à une éducation humaniste qui l'a pleinement préparé à occuper un poste aussi élevé (El. V, 33 ; Misc. IV, 25-28).

Ce discours donne de Buchanan et d'Olivier des images complémentaires : l'un jouit d'une notoriété littéraire mais il se tient très informé de la politique (d'ailleurs plus tard, il jouera, en Ecosse, un rôle national), l'autre est au sommet du pouvoir politique mais il cultive les arts libéraux et leur protection reste pour lui un devoir moral. En fin de compte, leurs préoccupations sont les mêmes et le poète ne se sent en rien inférieur au ministre.

Ainsi les deux milieux que fréquente Buchanan sont-ils réunis ici pour la défense commune de la civilisation : Olivier représente la sphère politique que côtoie le poète, pour des raisons à l'origine personnelles (aristocrate peu argenté, aux idées parfois hétérodoxes, il a besoin de protecteurs) et le Collège de Guyenne est le lieu où sont passés tous les humanistes d'Aquitaine, dont l'Écossais se fait le compagnon d'infortune. Dévoué à une cause commune, il fait en sorte que son lien direct et personnel avec un ministre originaire du Bordelais serve l'intérêt de la communauté intellectuelle locale.

Cette entreprise est facilitée par la définition élitiste de l'humanisme chez Buchanan. Dans l'épigramme III (vers 169-170 : l'image homérique de la nuit cimmérienne souligne l'« ignorantia crassa » du peuple) comme dans l'épigramme V qui dénonce la barbarie de la guerre détruisant la civilisation, le poète oppose les mœurs vulgaires à la bonne éducation de Vallée et d'Olivier. Derrière les poncifs, on peut deviner une vision particulière de la société : Buchanan n'est pas tant sensible à un clivage entre les riches et les pauvres ou entre les grands et les petits qu'entre les érudits et les ignorants, les seconds étant par nature dociles et influençables, les premiers étant éclairés par leur culture, libres d'esprit... et très souvent nobles puisqu'à la Renaissance seule la noblesse avait facilement accès à l'instruction. Buchanan, ses protecteurs, ses collègues humanistes partagent donc tous le savoir et ses corollaires (logiques selon la mentalité du XVI^e siècle), le sens des valeurs morales, le bon goût, le raffinement qui sont les qualités indispensables de l'homme de cour défini par Balthasar Castiglione à la même époque. Humanistes et mécènes, tous ont le sens de l'urbanité et des codes de la vie de cour, qu'ils pratiquent à divers degrés. C'est pourquoi tous les compagnons de l'humaniste, puissants ou non, partagent le même but : défendre la civilisation en toutes circonstances.

*

En conclusion, la sodalité telle qu'elle transparait dans les poèmes de la période « bordelaise », qui a marqué fortement le reste de la vie de Buchanan, s'avère être une réalité essentielle jouant un rôle de premier plan dans l'épanouissement du poète. Confinant maintes fois à l'amitié, elle trouve une expression poétique privilégiée dans le détournement fréquent des modèles littéraires et dans une esthétique de la bigarrure entre les genres mineurs et majeurs, qui permettent à Buchanan d'insister sur l'érudition et la complicité le liant à ses interlocuteurs, mécènes ou humanistes.

Avec humour et autodérision, il se met en scène sans pudeur dans des poèmes de circonstance qui valorisent en fin de compte ses destinataires, ses « *sodales* » fidèles et bienveillants, tous acteurs de la promotion de l'humanisme. Miroir du milieu bordelais, cette poésie qui trouve son origine dans les « petits moments de rien » de la vie quotidienne (un voyage, la maladie, un problème financier, etc.) est pourtant loin d'être superficielle car, au-delà de la maîtrise virtuose des « techniques » poétiques, elle dévoile des aspects intimes et authentiques de la personnalité de Buchanan.

Nathalie CATELLANI

Université de Picardie Jules-Verne

et

Carine FERRADOU

Université d'Aix-Marseille

Bibliographie

Sources primaires

Cicéron. 1975. *L'Amitié*, éd. R. Combès. Paris : Les Belles Lettres [1971].

Rabelais, F. 1974. *Le Tiers Livre*, éd. M. A. Screech. Genève : Droz [1964].

Sources secondaires

Enenkel, Karl. 2009. « Introduction : The Neo-Latin Epigram. Humanist Self-Definition in a Learned and Witty Discourse », dans *The Neo-Latin Epigram. A Learned and Witty Genre*, éd. Susanna De Beer, Karl Enenkel and David Rijer, 1-23. Louvain : Leuven University Press.

Ferradou, Carine. 2013. « La Poésie en question dans la première et la cinquième élégie de George Buchanan ». *Renaissance and Reformation/Renaissance et Réforme* 36.4 : 11-35.

Ford, Philip & W. S. Watt. 1982. *George Buchanan Prince of Poets*. Aberdeen : Aberdeen University Press.

McFarlane, I. D. 1981. *Buchanan*. Londres : Duckworth.

Nouveau petit Robert. 1993. Montréal : Dicorobert.

Ruddiman, Thomas. 1725. *Georgii Buchanani...Opera omnia*, édition augmentée par Peter Burman, tome 2. Leide : Langerak.